

si monotone et si dépourvu, la vie qui débordait de son âme : " La vie dans tous ses rayonnements et dans toutes ses applications ; la vie de l'imagination, la vie de l'intelligence, la vie du cœur, la vie de l'âme, la vie d'impression et la vie de réflexion, la vie sensible et la vie spirituelle, la vie solitaire et la vie de relation, la vie de recueillement et la vie d'action. C'était vraiment une âme vivante, prenant et donnant à toutes choses autour d'elle cette vie dont elle avait au plus haut degré le feu divin. " Feu sublime mais dangereux, il éclaire et réchauffe tout autour de lui ou dévaste et brûle son foyer et ses alentours, selon qu'il est sagement entre-tenu ou immodérément attisé.

Nature poétique, imagination ardente, cœur plein d'élans et affamé de tendresses, Eugénie de Guérin n'eût pu supporter les écrasements de la solitude, le prosaïsme de son existence, les retours désenchantés de son cœur, si elle n'eût été profondément chrétienne. C'est au pied de son crucifix qu'elle apprit à gouverner sa vie, c'est dans la prière qu'elle fit du devoir un maître implacable, mais aimé, auquel elle sacrifia tout sans hésiter. Le devoir, grand, sublime et doux au cœur des saints, brise notre faiblesse, ainsi que le marteau écrase le fer en retombant sur l'enclume. Aussi, parmi les meilleurs, que de cœurs meurtris vont à travers le monde quémander partout des consolations, traînent misérablement leur croix au lieu de la porter et laissent des lambeaux d'eux-mêmes à tous les angles du chemin ! On ne sait plus aujourd'hui avoir le courage du

sacrifice et surtout ce grand héroïsme de l'âme : la gaieté dans l'adversité. On subit la douleur, on n'ose pas la regarder en face ; pourtant ce mot de Mme Swetchine sera éternellement vrai : " Il n'y a, dit-elle, que deux futurs dont l'homme soit sûr : je souffrirai, je mourrai."

Eugénie de Guérin n'a pas eu de ces faiblesses, elle a passé à travers la vie, élevant son cœur au-dessus des misères humaines douce, gaie, dévouée, fille et sœur admirable, par-dessus tout grande chrétienne. Et Dieu, qui a pour ses saints des raffinements de bonté, lui a donné, avec la gloire immortelle de l'âme à laquelle elle aspirait, la gloire passagère de ce monde qu'elle a dédaigné de chercher : la gloire, cette brillante chimère, qui a tant de charme, à qui si souvent, dans nos premières ardeurs, nous sacrifions même le bonheur, et dont nous ne voyons la vanité que lorsqu'à grand-peine nous en avons dérobé quelques rayons.

Fixée dans le Languedoc, dès le commencement du ix^e siècle, la famille de Guérin, selon les vieilles chroniques, serait de race vénitienne. D'après Moréri, cette famille compte un grand nombre d'hommes marquants. L'histoire cite, entre autres, un chancelier de France, évêque de Senlis, que la reine Blanche mit à la tête de son conseil, vieillard d'âme fière et rude, qui a donné des preuves de courage et d'habileté, surtout à la bataille de Bouvines. Vertot parle de deux grands maîtres de l'ordre de Malte du nom de Guérin. On voit au Cayla le portrait de l'un de ces grands maîtres, Guérin de Montaigu,